

1913

## Le mythe du forgeron

« *Courant ou marchant, Christophe apparut... jambes hâlées... chaussettes noires poussiéreuses... le collant de laine moulant ses cuisses de cycliste... casquette blanche... lunettes... boyaux en bretelles... un maillot aux couleurs françaises, un dossard épinglé... le n°11 ! Sur son épaule droite pendait un vélo démuné de sa fourche et de sa roue avant... qu'il portait à la main.* »<sup>(1)</sup> Eugène Christophe achève à pied la descente du Tourmalet, sous l'objectif des photographes. Les autorités ont coupé la circulation des voitures comme pour le tournage d'un film. La foule accompagne Christophe jusqu'à ce cube de pierres gris, en bordure de route, peu avant la petite place de Sainte-Marie-de-Campan, le carrefour d'Aspin et du Tourmalet. A l'intérieur du cabanon discret, c'est la forge. Christophe rebrase la fourche de son vélo. Les photographes ne manquent aucun de ses gestes. La pellicule essaie de combler la mémoire du Tour. Trente-huit ans après les faits, elle fixe pour toujours l'une des scènes les plus mythiques de l'épreuve, dont il n'existe aucune image originale, aucun récit digne de foi, aucune interview à chaud de ce favori du Tour 1913, qui répara son vélo sur une enclume... Henri Desgrange ne s'attarda pas sur les lieux et les reporters ne saisirent pas la légende qui se déroulait sur la course.

Ce jour de juin 1951, ils sont beaucoup plus nombreux à se presser dans la minuscule forge pour la reconstitution. La foule mêle des émissaires de l'organisation et de la fédération, des élus locaux, et des habitants qui ont assisté dans leur jeunesse au spectacle original de Christophe cherchant un atelier pour réparer sa machine. Il avait franchi le Tourmalet en deuxième position, deux minutes derrière son coéquipier Philippe Thys, et semblait construire son premier succès dans le Tour de France. Desgrange avait prévenu : « *Je fais de Christophe mon favori. Il n'est peut-être pas meilleur grimpeur que les autres, mais il est plus énergique. Et seul un homme énergique peut espérer enlever une étape comme Bayonne-Luchon.* »<sup>(2)</sup> Mais un trou dans la descente en décida autrement : la direction de son vélo coincée, Christophe parcourait une grosse dizaine de kilomètres à pied. « *Où vas-tu réparer ?... Et puis cela en vaut-il la peine ?* » s'était-il interrogé.<sup>(3)</sup> Le règlement lui interdisait de changer de vélo ou d'utiliser des pièces de rechange. Après sa réparation, il avait repris l'étape et terminé à Luchon vingt-neuvième sur quarante-quatre, 3h50 derrière Thys.

A soixante-cinq ans, Eugène Christophe n'a plus tout à fait la même silhouette, mais il se rappelle de chacun de ses gestes pour fabriquer une pièce de renfort. La cérémonie est assez dérisoire. Elle essaie de consacrer

un titan. "Cricri" est encore très populaire. Jusqu'à son dernier souffle, il roulera dans les rues de Paris sur son vélo de livreur de journaux. Emile Zola aurait pu inventer le personnage. Il aurait raconté le mythe de la forge, à la fois antique dans le royaume du dieu Vulcain, et moderne dans cette France largement ouvrière qui passe ses journées un marteau à la main. L'histoire de Christophe, romancée à l'envi, a parfois des dialogues dignes de *L'Assommoir*. Le coureur aurait lancé à l'un des commissaires chargés de le surveiller : « *Ah non ! Je suis votre prisonnier vous resterez le mien ! Si vous avez faim, mangez donc le charbon de la forge !* »<sup>(4)</sup>

Zola aurait aimé le sens du devoir de ce serrurier habile et sa révolte sur le vélo. En 1910, Christophe remporte Milan-San Remo dans une tempête de neige. Il tombe malade et séjourne à l'hôpital. Les Italiens l'appellent "l'Homme de bronze". Le mythe est déjà en marche. En France, à cause de ses moustaches, il est "le Gaulois" avant la Première guerre, "le vieux Gaulois" ensuite. Sa carrière dure vingt-trois ans. Jamais une goutte d'alcool. « *Tu trichais Marcel ! Tu trichais !* », crie-t-il de rage à son cadet Marcel Bidot, qui buvait quant à lui une demi-bouteille de champagne avant de courir.<sup>(5)</sup> A quatorze ans, Eugène Christophe décharge seul des centaines de kilos de ferraille pour le compte de son patron. Jour après jour, il se prive de déjeuner et s'offre ainsi son premier vélo. A dix-neuf ans, il est déjà coureur, mais doit vendre ses deux bicyclettes en hiver pour acheter des médicaments à sa femme et à son bébé. Ils ont tous les deux contracté une pneumonie. Et tous les deux, ils vont en mourir...<sup>(6)</sup>

Bien avant Poulidor, Christophe fut un perdant magnifique. Après le Tour 1913, il brise sa fourche encore deux fois sur le Tour : en 1919, dans l'avant-dernière étape, alors qu'il a course gagnée, et en 1922, dans la descente du Galibier, ce qui l'oblige à emprunter le vélo d'un curé puis d'une spectatrice. Son précédent de 1902 est moins connu. Engagé à dix-sept ans sur un brevet de cent-cinquante kilomètres, à Champigny (l'actuel Val-de-Marne), il doit réparer lui-même sa fourche chez un forgeron et termine hors délais. L'histoire a aussi oublié ses succès, ses trois victoires d'étape dans le Tour de France, ses six places dans les dix premiers, ses deux podiums, son étourdissante longévité... A l'arrivée du Tour 1919, c'est un héros maudit que la foule porte en triomphe. A Sainte-Marie-de-Campan en 1951, c'est une icône tragique que célèbre la famille du cyclisme. La reconstitution s'achève par un banquet à l'Hôtel des Pyrénées et la remise d'un trophée : une parure de bureau en marbre. Eugène en verse des larmes. « *J'ai gagné le Tour de France de vos cœurs. C'est le plus beau.* »<sup>(7)</sup>

(1) *La France cycliste* du 7 juin 1951. (2) *L'Auto*, 8 juillet 1913. (3) Marcel Diamant Berger, *Histoire du Tour de France*, 1959 (témoignage d'Eugène Christophe). (4) Roger Bastide, *Petit-Breton, la Belle époque du cyclisme*, 1985. (5) Christophe Pénot, *J'écris ton nom, Tour de France*, 2002 (témoignage de Jacques Marchand). (6) Olivier Gault, 1919, *Le Tour le plus long*, 2002. (7) *La France cycliste*, ibid.

2002

## La tournée d'adieu de Jalabert

Les oreilles décollées, la bouche tordue, verres de soleil et casquette relevée, le Maillot à pois fait marche vers les sommets. « *Vas-y Richard !* » beugle un supporter dans son dos, sans voir qu'il s'agit de Jalabert. C'est un dessin du *Canard Enchaîné*, le 25 juillet 2001. La presse satirique marque l'événement à sa façon. Dans les colonnes de *L'Equipe* et pour les caméras de France Télévisions, Chenez invente le "Panda Jalala", une mascotte bonhomme, en quête de liberté, épanouie entre la broussaille de ses sourcils et celle d'une forêt de bambous. A bientôt trente-trois ans, Laurent Jalabert est un autre homme. Il s'est affranchi de la tutelle espagnole de Manolo Saiz, qui fit ses beaux jours chez Once, pour rejoindre la CSC de Bjarne Riis, au Danemark. Il débute une nouvelle carrière. Celle de la popularité et des maillots blancs à pois rouges. Celle d'un Richard Virenque, son copain d'entraînement dans leur exil doré en Suisse.

Sur le Tour de France 2001, pour sa renaissance, vainqueur d'étape à Verdun, puis à Colmar, Laurent Jalabert va partir en chasse du maillot à pois sans trop l'avoir voulu. Il reconnaîtra : « *C'est le monde à l'envers.* »<sup>(1)</sup> Entre Foix et Saint-Lary, il déshabille son compatriote du Sud-Ouest, Laurent Roux, grâce à une échappée de cent soixante-douze kilomètres, « *un truc comme on en rêve.* »<sup>(2)</sup> Menté, Portillon, Peyresourde, Val Louron : il franchit les quatre cols en solitaire. Armstrong le dépasse pour cueillir la victoire d'étape. Mais le héros, c'est Jalabert.

L'année suivante, le désormais célèbre Panda annonce sa retraite avant d'aborder les Pyrénées. Il a pris sa décision entre le GP du Midi Libre et le Critérium du Dauphiné libéré. La préparation pour son dernier Tour de France est contrariée par un virus, trois chutes, une infection. Jalabert se découvre bon père de famille. Le 16 juillet, pendant la journée de repos, il convoque la presse au vélodrome de Bordeaux. Il explique : « *C'est une décision que je crois sage. Je ne veux pas me traîner en queue de peloton. Je n'ai pas pu choisir l'année où j'ai commencé, je choisis ma sortie, c'est un privilège.* »<sup>(3)</sup> Jalabert laisse supposer une sortie mémorable : « *Si d'aventure, dans les Pyrénées, je ne suis pas à la fête, ce ne sera une surprise pour personne. Je vous ai plus habitués à être largué qu'à être à l'attaque. Mais j'ai d'assez bonnes raisons de ne pas imaginer un tel scénario.* »<sup>(4)</sup>

Deux jours plus tard, Jalabert attaque dans la côte de Louvie-Juzon, à l'entrée de la vallée d'Ossau, l'antichambre de l'Aubisque. Huit coureurs l'accompagnent puis un seul, son ex-coéquipier David Extbarria, qu'il

distance dans le col. « *J'aime le panache. J'ai toujours été comme ça et jusqu'au dernier jour de ma carrière je serai comme ça* »,<sup>(5)</sup> commente l'homme de la CSC. Son solo, chauffé à blanc par la foule, dure jusqu'à trois kilomètres et demi de l'arrivée à La Mongie. Il a perdu l'étape, mais il a de nouveau gagné la ferveur du public, et le maillot à pois qui va de pair. L'habituel propriétaire, Richard Virenque, propose une alliance le lendemain, entre Lannemezan et le Plateau de Beille, mais il est bloqué par des soucis gastriques.

Laurent Jalabert trouve deux autres volontaires pour sa seconde et ultime échappée des Pyrénées : Laurent Dufaux et Isidro Nozal, un jeune protégé de Manolo Saiz, qui refuse de collaborer. La sortie est triomphale. Suffisante pour lui donner des regrets ou au contraire pour effacer ses déceptions sur le Tour de France, l'abandon en 1993 dans le Tourmalet, ou dans les Alpes en 1996 alors qu'il était pressenti pour battre Indurain. En 1998, avec le maillot de champion national, Jalabert a mené un début de fronde, fulminant que l'on traite les coureurs comme du « *bétail* » et prédisant qu'il ne reviendrait plus. Pour son retour deux ans plus tard, il a gagné le contre-la-montre par équipes et porté le maillot jaune pendant deux jours. En neuf participations, il totalisera quatre succès d'étapes, une quatrième place en 1995, deux maillots verts et donc, deux à pois.

Laurent Jalabert est l'homme de toutes les métamorphoses. Il est l'un des meilleurs sprinters du monde, puis l'un des meilleur rouleurs comme en témoigne son titre mondial du contre-la-montre en 1997, puis un grimpeur-baroudeur. Il écrase les classiques, les épreuves d'une semaine comme Paris-Nice, s'adjuge une Vuelta. Mais sa conversion la plus spectaculaire tient à sa personnalité. Bourru, presque agoraphobe, de plus en plus cassant après l'affaire Festina, Laurent Jalabert renoue avec la presse et le public sur ses deux derniers Tours, devenant la coqueluche française qu'il n'a jamais pu être au firmament de sa gloire.

Sur l'étape du Plateau de Beille, ceint du maillot à pois, il se retrouve seul à treize kilomètres de l'arrivée. A neuf, Armstrong et ses adversaires le rejoignent. Le leader américain se fend d'un hommage devant les micros : « *J'ai vu les deux dernières étapes de Laurent, c'est super. Ce qui m'épate le plus c'est qu'il annonçait qu'il se retirait et qu'il reste toujours aussi combatif. Les autres quand ils parlent de la fin, on les trouve en queue de peloton, le soir ils prennent du bon temps... Lui, il est le même.* »<sup>(6)</sup> Jalabert, l'enfant de Mazamet, dans le Tarn, est comblé. « *C'était génial, j'étais super content de me retrouver là avec lui. Heureux dans mes Pyrénées, parce qu'ici, je suis chez moi hein ?* »<sup>(7)</sup>

(1) *L'Equipe*, 22 juillet 2001. (2) *La Dépêche du Midi*, 22 juillet 2001. (3) *La Dépêche du Midi*, 17 juillet 2002. (4) *L'Equipe*, 17 juillet 2002. (5) *L'Equipe*, 19 juillet 2002. (6) *La Dépêche du Midi*, 20 juillet 2002. (7) *Ibid.*